La guerre sous ses formes diverses, historique, militaire, civile, contemporaine reste incrustée, imaginée ou vécue dans la mémoire de l'individu. La guerre s'inscrit et ne s'efface pas. Elle se fait oublier mais ses traces réapparaissent sous différents masques.

Le Liban, riche par la diversité de ses peuples, la multiplicité des religions, des cultures et des civilisations qui s'y côtoient, riche aussi dans la transmission du désir de vie, unit ses citoyens dans leurs symptômes conséquents à la guerre. Une guerre où les idéaux, les espoirs et les normes morales s'effondrent. Un traumatisme qui efface le déni et le masochisme du survivant. Une reviviscence englobant des cauchemars, une labilité émotionnelle, un manque d'affectivité et un état dépressif. C'est alors que la destruction psychique s'engage.

Si l'impact de la guerre affecte toute la population, enfant, adolescent et adulte, l'objectif de ce travail est de l'orienter vers la position féminine. Qu'en est-il du vécu de la jeune femme au sein de la guerre? La jeune fille dans sa période de pré-adolescence et adolescence fut témoin de la guerre et réceptacle de la transmission de ses parents, donc porteuse d'un fardeau

Les métamorphoses de l'adolescente en temps de guerre

Bella Aoun

à double sens: sujet dévalorisé pendant la guerre et menacé introjectant le poids de la mort.

Le terme métamorphose (que j'ai introduit dans le titre), vient de *Metamorphosis* mot latin qui dérive du grec et qui veut dire *transformation*. La métamorphose dont je parle ici est symbolique et psychologique. En effet, certaines jeunes adolescentes pour s'intégrer à la société libanaise dans les conditions extrêmes de guerre à l'époque des années 80, dans un effort pour survivre dans une société masculinisée à outrance, - l'homme étant le «défenseur, le guerrier le milicien» -, se *métamorphosaient*. Soit qu'elles se masculinisaient et tentaient de devenir miliciennes à leur tour voulant faire «l'homme»; soit alors qu'elles rentraient dans les affres de la peur, se tassaient dans l'ombre et s'inhibaient.

J'illustrerai mon étude en proposant un exemple clinique d'une femme que j'ai suivie en psychothérapie, en 2004 pour une durée de 4 ans. Elle illustre le vécu douloureux d'une adolescente durant la guerre libanaise des années 80, repliée sur elle-même, souffrant d'inhibition et admirant par contraste ses voisines miliciennes. Qu'elle soit milicienne ou oubliée à la maison, la femme a pâti de la guerre, oubliant parfois ce qu'être femme signifiait.

L'être humain naît dans une famille qui lui transmet un héritage conscient et inconscient comprenant des missions, des loyautés familiales visibles ou invisibles, des loyautés claniques, culturelles, religieuses, nationales⁽¹⁾. Les enfants de guerre sont victimes d'un vécu qui comporte à partir de guerres successives, des traces qui se gravent dans leurs pensées et infligent des blessures narcissiques. Une empreinte se produit ainsi, très précocement, et se métamorphose en mémoire perpétuelle et corporelle.

La guerre pénètre le noyau familial et affecte la fonction de chaque membre du noyau. Les enfants soumis au traumatisme de guerre sont sujets à un syndrome post traumatique (*PTSD*) qui affecte leur vécu social, scolaire et culturel et les marque tant dans leur corps que dans leur psyché, où se déclenchent des manifestations d'ordre psychosomatique et des troubles

(1) Schutzenberger A.-A., Secrets, secrets de famille et transmissions invisibles, dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2004/2 (no 33), pp. 35 à 54.

de développement. La construction de base dans l'enfance se brise, l'appauvrissement existentiel règne.

La guerre peut se décrire comme un ravage affectant le comportement psycho-affectif de la jeunesse en particulier. La guerre fut une menace pour la jeunesse libanaise sur tous les plans, politique, social et économique. Cette jeunesse voit s'effondrer son rêve d'avenir quand le semblable dans l'humanité devient l'ennemi. Elle perçoit le monde extérieur comme terrifiant et persécuteur. Pour elle, la misère et l'obscurité prédominent dans le tunnel du processus des transformations adolescentes.

La guerre annihile les lois du pays, impactant toute loi propre à chaque famille. La guerre peut priver le père de sa fonction paternelle, et le place dans une position de démissionnaire, au chômage ou bien engagé sur le champ de la guerre. Cette remise en question du père déclenche la déstabilisation du foyer familial et sa perte. Même dans les cas où la mère se trouve obligée d'être le substitut paternel, la fonction du père en tant que possesseur du phallus et représentant de la loi est perdue. Il arrive même parfois dans ces cas que la mère perd tout repère de sa fonction maternelle, tels l'amour, la tendresse, sombrant dans une anxiété nocive pour elle et pour sa famille.

La mère peut se sentir prisonnière face à une civilisation de survie. Elle peut transmettre à l'enfant ses propres peurs. Traumatisme introjecté par l'enfant qui se déplace durant son développement, et s'exprime en des symptômes qui se métamorphosent, prenant diverses faces et diverses couleurs à chaque stade de son âge. Adulte, il devient une plaque sensible sur laquelle s'inscrit la marque de la mémoire familiale refoulée et où la remémoration prend place.

Ainsi la fillette pré et adolescente dont la mère est angoissée, reçoit outre ses propres angoisses de survie face à la guerre, un sentiment d'insécurité et les angoisses de mort de sa mère dont elle capte la souffrance à travers un filtrage de son comportement. Ces affects agissants dans un secret de transmission s'inscrivent sur le corps de la fillette sous forme de divers symptômes tels l'inhibition, les cauchemars, la frigidité, la persécution, l'anorexie, la boulimie. Selon Lacan, le symptôme de l'enfant se trouve

en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale⁽²⁾.

Que se passe-t-il dans de telles familles pour une adolescente? Comment réagit la fillette à ces problématiques de guerre?

F. Dolto évoque le complexe du homard qui se réfère à la période de vulnérabilité chez l'adolescent afin de trouver de nouveaux repères, c'est une période de métamorphose pour se faire une nouvelle peau personnelle. De quelle métamorphose s'agit-il quand le chaos de la guerre envahit un pays, et brise le noyau familial et en particulier le couple parental, et déstabilise la transition de l'adolescence?

Sur le terrain où se joue la guerre, certaines jeunes filles se trouvent introduites dans son champ; d'autres sont inhibées, clouées dans les abris, silencieuses, mutiques, avalant toute expression psychique personnelle; certaines se trouvent bloquées dans les internats, loin de la famille⁽³⁾, etc.

Toute la problématique du *vécu-guerre* se connecte au sens que l'adolescente, relativement à son développement et à son histoire, donne aux événements vécus. L'adolescente a besoin de son père, représentant de la protection et de la loi, et de sa mère, symbolisant le savoir être femme, afin de traverser le passage de l'enfance à l'âge adulte. C'est l'autre imprégné dans notre mémoire qui donne sens aux choses, dynamise nos rêves et change la connotation affective du réel qu'on perçoit⁽⁴⁾.

Dans le *vécu-guerre*, l'adolescente se perçoit vivre un arrachement et une rupture brutale de sa vie quotidienne, ce qui peut la mener à un effondrement psychique.

Cette femme, disons Lara, raconte en thérapie durant des mois, son adolescence plongée dans des scènes affreuses qui l'ont accompagnée tout au long de son développement sous formes de pulsions d'agitation perpétuelles.

Les nuits de son enfance et de son adolescence (7 à 11 ans), elle dort sur un matelas à côté de sa mère et de son frère, dans le couloir de leur

(2) Cf. Lacan J., «Note sur l'enfant», dans *Autres écrits*, Paris, éd. Du Seuil, 2001.

(3) Konrand Lorenz parle des oies cendrées, que l'oisillon prend pour mère ce qui bouge devant lui quand il éclot de son œuf; de même, le nourrisson humain s'attache à qui le nourrit et s'occupe de lui lorsqu'il sort du sein de sa mère: il y a empreinte «corpo-ki-nésique-visuelle» et «ancrage» [Lorenz K., *Les oies cendrées*, Paris, Albin Michel, 1989, p. 45].

(4) Cyrulnik B., *Quand un enfant se donne la mort*, Paris, Odile Jacob, 2011. p. 22.

maison. Elle s'endort les yeux écarquillés, elle «anesthésie» sa respiration, suit le sifflement de l'obus, se perçoit mutilée jusqu'à l'éclatement de l'obus dans la cour voisine. Elle est dans l'attente de la mort non seulement pour elle-même mais pour son père qui se trouve sur le champ de bataille. Que ferait-elle sans père? Elle se réveille en pleine nuit, criant, pleurant, se jetant par terre.

Son somnambulisme est la traduction des scènes affreuses et indicibles qui la transforment en une adolescente différente, bizarre. Le concept de mort la tourmente et la suit partout tout au long de son développement. La réalité d'un bruit jusqu'aujourd'hui la fait sursauter. Elle se retrouve au quotidien tiraillée entre la survie, la lutte contre la mort et la résilience face à la guerre.

Mais le savoir qui manque à notre adolescente est encore plus fort. *Qu'est-ce qu'être femme se demande-t-elle? Quel homme lui plaira-t-il assez pour en faire un mari?*

Dans son adolescence (vers 13 ans), l'image des miliciens la passionne, ils symbolisent tout le pouvoir et la virilité pour elle, particulièrement dotés de leurs missiles; elle est à la recherche de son père absent de son foyer, et de ses outils phalliques. S'identifiant à son père, elle est attirée par l'idée d'être milicienne.

Une fille peut-elle être milicienne? Pour répondre à sa question, notre adolescente observait, fascinée, ses voisines un peu plus âgées, qui vivaient d'abord dans un internat avant de devenir combattantes. Ces adolescentes étaient issues d'une famille dysfonctionnelle: un père qui ne paraissait pas en mesure d'assurer ses devoirs, alcoolique, violent avec la mère et une mère victime. Ces voisines étaient au départ fières d'être devenues des adolescentes-miliciennes. Elles ont abandonné leur parcours académique afin de fréquenter les casernes; mais en fait elles s'étaient réfugiées dans les guerres. Leur désir effectif était de fuir le foyer familial où la violence et l'agressivité du père et la faiblesse de la mère régnaient. Elles grandissaient sans avoir pu s'engager dans un métier convenable, et même le choix du mariage futur se solda par un échec.

Beaucoup de ces jeunes miliciennes, quand elles sont issues d'un milieu dysfonctionnel, refusent d'avoir des enfants. Cette abstinance de la maternité

traduit-elle leur effroi de faire revivre à leurs enfants le même vécu que le leur ou est-ce une vengeance à l'égard de la filiation, leur père s'étant désinscrit de sa propre filiation?

Quoiqu'il en soit, les récits des voisines adolescentes-miliciennes tournèrent plus tard autour de leur regret d'un passé douloureux, un combiné de peurs et de souffrances. Leurs rêves étaient chargés de brume et de morts et elles sentaient bloqué leur chemin vers l'avenir, tant elles se vivaient alourdis d'un double fardeau: le vécu de la guerre et le vécu de leur famille dissociée. La culpabilité, leur enfance perdue, leur identité de guerrières, les ont menées à trouver refuge dans la prière.

Déjeté de sa famille, enfant nous le voyons souvent mal accueilli, «l'adolescent-soldat se retrouve dans une relation de specularité avec l'ancestralité, qu'il subjective comme une puissance de vengeance et de destruction»⁽⁵⁾. Que serait-ce donc quand il s'agit d'une adolescente-soldate?

Au fur et à mesure, l'image des miliciens commence à disparaître chez notre adolescente et avec elle l'idée de combattre (16 ans). Les pertes et les morts innombrables au combat prennent leur place, et le concept de mort recommence à la bouleverser et amplifie sa détresse. Elle rentre dans une isolation, dans un mutisme, et dans une répétition qui s'achève en un cercle vicieux: *quel sens le signifiant guerre a-t-il?*

Arrivée là notre adolescente pense à se donner la mort. Se suicider c'est aller au-devant de cette mort qui lui fait peur.

Que dit-on de l'adolescente qui se donne la mort? Est-ce une autodestruction féminine? Quand la souffrance n'a pas de sens, quand le désengagement familial ou culturel appauvrit l'environnement affectif au point d'en faire une sorte d'isolement sensoriel, l'idée de se donner la mort est là, et elle vient plus facilement aux filles qu'aux garçons⁽⁶⁾. Les filles s'avancent dans leur maturité précocement mais restent accablées dans leur dépendance sociale. Leur expression reste soumise à leur sentiment d'injustice et de répression.

(5) Douville O., «Enfants et adolescents sous la guerre et rapport à l'ancestralité», Dans *Journal des anthropologues* 2009/1-2, No 116-117, p. 231 à 259

(6) Cyrulnik B., *Quand un enfant se donne la mort*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 24.

De jeunes adolescentes se donnent parfois la mort comme une vengeance pour pouvoir culpabiliser la personne cause de ce geste. C'est alors un acte narcissique, comme si le Moi qui prend une telle décision traduit un acte contre l'autre. Les mass médias avaient diffusé l'histoire d'une de ces adolescentes. Après avoir exposé sa nudité en photos via WhatsApp, elle s'est tuée.

Tel n'est pas le cas de notre adolescente. Pourquoi mourir alors? Elle ne le sait pas. Fera-t-elle le geste final? Elle n'y est pas parvenue. Elle grandit comme elle peut. Le signifiant mort l'obsède et la poursuit jour et nuit.

Devenue adulte, elle refuse comme ces anciennes voisines d'avoir des enfants. Elle en a peur. *Pourquoi faire?* dit-elle. Pourtant, elle pense que la femme appartient au registre de l'amour vécu dans la maternité; femme et mère se confondent pour elle. La femme qui n'enfante pas, et qui à cause de cette incapacité ne se sent pas pleinement femme, offre l'appellation de «femme» à sa mère, étant dans l'incapacité de se définir par le signifiant «femme»⁽⁷⁾. La femme est sa mère; quant à elle, elle est restée cette fillette apeurée par l'obus qui n'arrivait pas à fermer les yeux pour dormir.

En somme, la guerre est un combat du peuple, mais ses traces subsistent sur les pré-adolescentes et les adolescentes, et déterminent leur corps, leurs symptômes, leur vécu, leur avenir. Des adolescentes hyperactives, passives, inhibées, toxicomanes, délinquantes, dépressives, fusionnelles, suicidaires. Tous ces troubles sont autant de réponses à leur souffrance inédite durant la guerre.

La fille de tout âge a un besoin de vivre dans son nid familial, où l'amour, la contenance, la communication, l'expression sont les facteurs nécessaires à un développement affectif sain. Elle attend de sa mère de lui procurer un savoir sur la féminité, et de son père l'introjection de la loi fondamentale. Ajoutons que sa vie sociale s'enrichit avec ses semblables: fratrie, pairs, amis.

La jeune fille pré-et adolescente qui perd toute référence environnementale, intra et extra familiale, et qui se trouve incapable de mettre des mots à ses inquiétudes ou à ses anxiétés, perd le sens d'elle-même.

(7) Lacan J., «La direction de la cure», *Écrits*, Paris, Seuil, 2001, 591

Dans de telles conditions précaires de guerre et de peur, même s'il en restera toujours quelque chose, l'issue est que les représentations de souffrance se disent, mettant un sens au symptôme. «Une vie remplie d'échanges avec les autres, dit Françoise Dolto, puisque ce sont les échanges qui font que la vie a du sens. Sinon notre vie n'aurait aucun sens, si ce ne sont pas les autres qui nous donnent preuve que nous sommes vivants en nous aimant, et nous qui nous donnons preuve que nous sommes vivants en aimant les autres, et en ayant des échanges avec eux... tout ce qui est échange et rebondissement de vie, en communiquant avec les autres, ses sentiments, ses angoisses, ses joies, ses peines, et en partageant avec les autres tout ce qu'il a comme fantasmes autour de cet inconnu. Il n'y a pas que la mort qui soit inconnue, tellement d'autres choses nous sont inconnues»⁽⁸⁾.

(8) Dolto F., *Parler de la mort*, Paris, Ed. Gallimard, 1998, pp. 35.